

**Bonin Danielle**, Theix, le 30 Janvier 2001

**D.B.** — Je suis née en 1940, dans le département de l'Ain, où mon père était chef d'équipe à EDF. Ma mère s'occupait des quatre enfants de la famille.

J'ai passé mon enfance dans le Jura, avant de poursuivre mes études supérieures en sciences naturelles, à Besançon. Étant devenue tour à tour maîtresse auxiliaire, puis maîtresse d'internat, j'ai répondu, en 1966, à une petite annonce de l'INRA qui était en quête d'un agent ayant fait des études de zoologie. J'ai été avisée toutefois que ma candidature ne pouvait convenir ; le profil recherché était celui d'un chef animalier porcin, à Jouy-en-Josas. C'était l'époque à laquelle le Centre de Theix se mettait en place, grâce aux efforts notamment de Robert Jarrige. Guy Fauconneau, qui avait l'habitude d'utiliser les services d'une documentaliste, n'en avait trouvé aucune prête à le suivre sur les hautes terres perdues de l'Auvergne. Ayant repris l'examen de mon curriculum vitae, il m'a envoyé une lettre, me suggérant de venir l'aider dans son travail bibliographique. C'est ainsi que j'ai été recrutée par correspondance à l'INRA, comme documentaliste.

**D.P./B.D.** — **Aviez-vous été recrutée à Jouy ou seulement à Theix, à l'arrivée de G. Fauconneau ?**

**D.B.** — Je suis restée quelques mois à Jouy, le temps que le déménagement se fasse. G. Fauconneau m'a envoyée pendant cinq semaines en formation à la Faculté des lettres de Besançon pour que j'acquière des connaissances en allemand. Cette formation linguistique, trop courte pour être efficace, a été assortie d'un engagement d'un an avec l'INRA.

Je suis arrivée à Theix, en octobre 1966, une fois le déménagement terminé. Un seul bâtiment existait alors. La cantine qui se trouve aujourd'hui à l'étage inférieur n'existait pas et le personnel allait déjeuner à la ferme. L'atmosphère était très familiale, vu les effectifs limités. Si les plats qui nous étaient proposés ne nous plaisaient pas, nous avions toujours la possibilité d'en demander d'autres au cuisinier.

**D.P./B.D.** — **Quelles étaient les personnes qui faisaient partie du laboratoire qui vous avait recrutée ?**

**D.B.** — La station de recherche dans laquelle j'étais entrée à Jouy-en-Josas comprenait le "*laboratoire d'étude du métabolisme*". Elle travaillait aussi bien sur le métabolisme protéique que sur le métabolisme énergétique. Créée à Jouy par G. Fauconneau, elle a pris à Theix un grand développement. Les études ont été menées surtout sur les ruminants, le Centre s'appelant alors Centre de Recherches Zootechniques et Vétérinaires sur les Ruminants (CRZVR).

Quelques techniciens et scientifiques venaient de Jouy : c'était le cas d'Élisabeth Debras, d'Étiennette Combe ou de Maurice Arnal. En 1968, l'équipe s'est étoffée : sont arrivés d'autres chercheurs qui avaient préféré rester à Jouy, le temps de l'aménagement des nouveaux locaux. M. Fauconneau, nommé chef de département, a été remplacé à la tête du laboratoire par M. Robert Pion. S'est produite alors une scission interne : Michel Vermorel a pris la direction du groupe "*Énergie*", tandis que M. Pion a pris celle du groupe "*Protéines*" qu'il a conservée pendant de très longues années. Le laboratoire, qui était brillamment reconnu quand il était dirigé par G. Fauconneau, a connu insensiblement une période déclin.

**D.P./B.D.** — **Dans laquelle des deux unités vous êtes-vous finalement retrouvée ?**

**D.B.** — Une lutte d'influence est survenue entre M. Vermorel et M. Pion. Chacun d'eux est venu me demander de travailler au sein de son équipe. Mais le métabolisme énergétique était un sujet scientifique

---

qui ne me convenait guère, à la différence du métabolisme des protéines qui commençait à me devenir familier. Je suis donc restée au laboratoire d'étude du métabolisme azoté. Celui-ci avait en charge des études à visée surtout agronomique. Il travaillait sur des chèvres et des porcs bien que cette dernière espèce ne fût pas un ruminant. M. Pion travaillait à Jouy avec un chargé de recherche, Michel Pawlak, qui avait fait sur le porc toutes ses études sur le métabolisme des acides aminés. Quand il est arrivé à Theix, il a tenu à conserver sa thématique et ses modèles scientifiques. Le laboratoire a du même coup travaillé à la fois sur les monogastriques et les ruminants. M. Pawlak a décidé très vite de partir dans le privé car l'animation scientifique du laboratoire laissait grandement à désirer.

Maurice Arnal, qui avait été recruté pour venir travailler à Theix, en tant qu'ingénieur de laboratoire, a choisi de faire sa carrière dans le cadre scientifique, développant une nouvelle thématique de recherche : le renouvellement des protéines tissulaires. M. Arnal a continué un temps à travailler sous l'autorité de M. Pion, qui était un ancien ingénieur chimiste très compétent sur le plan technique, mais dépourvu du punch nécessaire pour diriger une équipe. La thématique de M. Arnal s'est développée au début des années soixante-dix, à l'époque à laquelle sont arrivés tour à tour Philippe Patureau-Mirand et Jean Grizard.

Dans un corps, les protéines qui entrent dans la composition des cellules se dégradent, alors que d'autres sont synthétisées pour permettre aux cellules de croître et de se multiplier. M. Arnal a contribué à l'étude de ce "turn-over" des protéines. E. Combe s'était penchée de son côté sur le métabolisme des protéines chez les animaux axéniques, c'est-à-dire dépourvus de germes. Elle n'a pu toutefois développer ses travaux autant qu'elle l'aurait souhaité, même si le laboratoire de recherche sur la microbiologie les considérait avec intérêt. Poussé par G. Fauconneau, M. Arnal a pu développer, en revanche, toute cette nouvelle thématique.

**D.P./B.D.— La scission qui s'est produite dans le laboratoire est-elle survenue au moment où G. Fauconneau a été nommé chef de département ?**

**D.B. —** Oui. Il a fallu alors lui trouver un successeur. M. Pion a été désigné pour veiller à la bonne marche du service, même si en sous-main c'était G. Fauconneau qui continuait de fait à le diriger. Alain Rérat, puis Robert Ducluzeau ont succédé par la suite à G. Fauconneau à la tête du département de biochimie. Celui-ci a pris récemment le nom de département de nutrition, sous l'influence de M. Arnal. J'ai mal vécu personnellement cette période, dont je garde un souvenir plutôt terne.

**D.P./B.D.— Quels étaient vos rapports jusque-là avec les scientifiques ? Comment ont-ils évolué ? Quelles demandes nouvelles ont-ils formulé à votre égard ? Comment y avez-vous répondu ?**



**D.B. —** Je me souviens d'une recherche bibliographique qui m'avait beaucoup surprise. C'était l'époque où l'on commençait à parler de quotas laitiers. J'avais effectué une recherche par *Chemical Abstract* sur l'utilisation des protéines de soja pour remplacer le lait. Je ne comprenais pas du tout pourquoi, alors qu'on produisait trop de lait, il fallait entreprendre en même temps des études pour fabriquer, à partir des protéines de soja, des aliments destinés à la consommation des hommes (steaks de soja) et des animaux. J'étais chargée par G. Fauconneau d'établir la liste des références bibliographiques existantes et de faire une synthèse de tous les articles que j'avais pu éplucher. Cette façon de travailler a duré jusqu'à l'apparition de fiches mécanographiques éditées et vendues par les CAB (*Commonwealth Agricultural Bureau*). Le Centre de Theix disposait d'un service de mécanographie. Pour effectuer, par exemple, une recherche sur les protéines artificielles qui poussaient sur les levures de pétrole, celui-ci procédait au tri des fiches qui lui étaient données, ce qui deman-

Danielle Bonin en 1967.

---

dait beaucoup de temps. Ce mode de fonctionnement, lent et assez peu performant, est resté en vigueur pendant deux années environ jusqu'à ce que les Américains proposent les premières documentations informatisées sur un terminal relié aux USA par l'intermédiaire d'un satellite géostationnaire. Cette révolution s'est produite dans les années 1970. J'avais été séduite par les nouvelles techniques qui se mettaient en place et qui remplaçaient la lecture feuille à feuille ou le tri de cartes perforées. Mais il fallait les faire accepter par les chercheurs du Centre. Robert Jarrige était très opposé à la venue de ce terminal qui risquait, selon lui, de remplacer le livre. Il mettait en garde ses collègues : "Le jour où il arrivera, on ne lira plus rien ! Je ne le veux que s'il permet d'effectuer des calculs !". Il s'agissait toutefois d'un combat d'arrière-garde ! Le terminal a fini par arriver et a permis de travailler avec Dialog, un serveur documentaire de Los Angeles avec lequel nous avons travaillé pendant de longues années.

Comment s'opèrent aujourd'hui les recherches bibliographiques ? Pour savoir ce qui a été publié dans la semaine, nous avons recours aux *Current Contents* (1) *on diskets*. Les chercheurs préfèrent souvent faire appel à Internet. Ceux qui travaillent dans le domaine de la nutrition humaine, dont les préoccupations sont proches de celles du monde médical, ont accès, en effet, gratuitement et facilement, à toutes les bases (comme *Medline*) et références bibliographiques dont ils ont besoin.

C'est la raison pour laquelle je pense que les documentalistes de laboratoire scientifique ont perdu aujourd'hui leurs raisons d'être. Je ne dis pas que ce jugement s'applique à toutes les documentalistes de l'INRA. Mais le métier de documentaliste qui consistait à rechercher dans les ouvrages de l'information d'une façon manuelle, mécanographique ou informatique a vécu, les opérations qu'il comportait s'effectuant de nos jours en langage courant sur Internet.

Les prix des abonnements tendent à s'élever. Étant traitées par Internet, certaines revues sont mises en accès libre. Mais ayant de moins en moins d'abonnés, les périodiques coûtent de plus en plus cher. La question se pose à l'INRA de savoir quelle politique d'abonnement pratiquer. Comment payer les revues qui sont en ligne ? Qui doit y avoir accès ? Tous les agents de l'INRA ? Ceux qui font partie du même Centre ? Ceux qui ont payé un abonnement papier ? Elsevier, par exemple, demandait qu'on s'engage, trois ans à l'avance, à prendre un abonnement pour être sûr d'avoir les royalties nécessaires. Ces conditions imposées par les Américains, sont exorbitantes. Finalement la recherche européenne, financée sur fonds publics, est exploitée aux USA par des firmes privées. Aussi sommes-nous en passe, dans notre domaine d'études, de nous trouver pieds et poings liés aux serveurs documentaires américains et panaméricains pour avoir accès aux résultats de la recherche.

**D.P./B.D.— Comment expliquez-vous que la main mise des serveurs documentaires américains sur l'information scientifique n'ait suscité jusqu'ici en Europe que de faibles réactions ?**

**D.B.** — Il y a eu des tentatives pour se dégager de leur emprise. Je pense à un organisme européen qui se proposait de centraliser les publications des chercheurs et d'élaborer un fichier "d'expert". L'INRA était partie prenante de ce projet avec l'ORSTOM, l'INSERM, etc., mais le CNRS a refusé d'y participer, proclamant qu'il avait mis déjà au point une base documentaire (PASCAL) et ne voyait pas la nécessité de changer de format pour adapter ses références aux normes européennes. Ses réticences venaient, en réalité, du fait qu'ayant déjà du mal à rentabiliser financièrement sa base documentaire, il ne souhaitait pas qu'un organisme européen l'exploite à sa place, ne versant que des royalties médiocres à l'INIST, l'organisme chargé du traitement de toute la documentation du CNRS.

Les laboratoires français, voire européens, sont en passe aujourd'hui d'être complètement tributaires des Américains dans le domaine de la documentation scientifique. Les conséquences financières sont très importantes : un chercheur, qui veut publier un article dans une revue internationale comme *American Journal of Physiology*, doit dépenser l'équivalent de 5 000 F (750 euros). Des travaux de recherche, financés sur fonds publics, ne peuvent être portés à la connaissance de la communauté scientifique qu'à ce prix. Cette question, qui dépasse l'INRA, relève évidemment d'une prise de conscience plus large au niveau de la politique nationale et européenne.

**D.P./B.D.— A quel grade êtes-vous entrée à l'INRA ? Comment s'est déroulée par la suite votre carrière ?**

---

**D.B.** — Je suis entrée à l'INRA, comme contractuelle en catégorie 1B, l'équivalent actuel d'ingénieur d'études IE2. G. Fauconneau m'avait expliqué que la carrière normale d'un ingénieur d'études, embauché en 1B, était de passer successivement de 3A, 2A jusqu'en 1A. Je l'ai cru, mais son laboratoire fut alors dirigé par M. Pion ! Or, à l'INRA, l'aura du chef de service retentit sur son personnel. S'est amorcée du même coup une période très sombre pour moi : j'ai du mal à masquer l'amertume que j'ai ressentie jusqu'en 1983 (2).

Recrutée en 1B, je suis restée 21 ans à ce grade, même si en 1984, j'ai acquis le statut de fonctionnaire. En 1987, M. Arnal m'a fait préparer un dossier pour devenir ingénieur d'études de 1ère classe. Le déroulement de ma carrière a été désastreux, n'ayant non seulement jamais été poussée par mon directeur, mais dénigrée par lui. Un directeur qui ne comprend pas qu'en dévalorisant son personnel, il se dévalorise lui-même. Toute notre équipe, s'est trouvée logée à la même enseigne, chacun connaissant une stagnation au plan de sa carrière, mais aussi de ses motivations.

**D.P./B.D.** — **Vous aviez été recrutée, si j'ai bien compris, pour être la documentaliste de G. Fauconneau. Vos activités se sont-elles progressivement élargies ?**

**D.B.** — J'avais été recrutée pour être la documentaliste d'un laboratoire. Je travaillais pour tous les chercheurs qui avaient besoin d'un dossier bibliographique. M. Fauconneau me faisait travailler plus que les autres parce que, promu déjà DR1, il publiait surtout des synthèses et des mises au point bibliographiques. Mais je travaillais aussi pour les jeunes chercheurs, qui envisageaient de se lancer sur de nouvelles thématiques.

Lorsque le remplaçant de G. Fauconneau est arrivé, il m'a ignoré comme il ignorait les autres. Les dossiers que je lui préparais restaient sous le coude, sans qu'il n'en fasse jamais rien. C'était très démotivant de voir que le travail qui était fait demeurait dans un dossier fermé, qui ne servait à rien.

**D.P./B.D.** — **Voyant le peu d'intérêt que votre directeur portait à votre travail, avez-vous envisagé de partir ou de demander une autre affectation ?**

**D.B.** — Le domaine scientifique, dans lequel je m'étais investie, était devenu si pointu qu'une reconversion aurait impliqué un travail et des sacrifices très lourds de ma part. Je ne suis pas allée voir ailleurs si d'autres postes auraient pu me convenir.

Je me suis résignée, ce qui est sans doute la pire des solutions. Tant qu'on se révolte, on a l'espoir de faire bouger les choses. Mais le jour où l'on se résigne, on adopte les travers que l'on prête aux fonctionnaires. J'en suis devenue la caricature jusqu'à ce que M. Arnal prenne la direction du labo.

**D.P./B.D.** — **Le service de la formation permanente existait-il déjà à cette époque ?**

**D.B.** — Non, il n'existait pas. Cela ne dépendait que de moi de fouiller dans les annuaires de l'INRA pour savoir si un autre travail aurait pu me convenir. Mais c'est une démarche que je n'ai pas faite.

Je pense qu'un jeune ingénieur qui connaîtrait la même situation que moi serait mieux armé pour l'affronter. Il pourrait s'adresser au service de la formation permanente, expliquer à ses responsables le manque d'intérêt qu'il ressent pour son travail, faire état de ses compétences actuelles. Il pourrait bénéficier en retour de conseils pour s'engager dans une démarche personnelle, s'orienter vers d'autres secteurs de la recherche ou demander son affectation dans un autre organisme. La mobilité n'existait pas à l'époque : mutations et bifurcations dans sa vie professionnelle ne résultaient alors que de démarches personnelles ou de relations. Quelques collègues scientifiques ou techniciens ont fait ces démarches. Mais peut-être avaient-ils plus que moi le goût de l'aventure !

Je me souviens avoir parlé à G. Fauconneau de ce qu'était devenu son laboratoire. Mais ce directeur brillant a continué à parler et n'a pas du tout entendu ce que je lui disais. Ou s'il l'a entendu, il l'a utilisé à d'autres fins sans que j'en perçoive les retombées !

Les choses sont restées ainsi en suspens jusqu'à l'arrivée de M. Arnal. Le nouveau directeur a reconnu les compétences des gens qui étaient sous ses ordres et a lancé des recherches nouvelles sur la nutrition humaine.

---

**D.P./B.D.— Les travaux de son laboratoire sont passés alors de l'animal à l'homme. Qu'est-ce qu'a impliqué pour vous ce changement d'orientation ?**

**D.B.** — J'ai ressenti en premier lieu un nouvel intérêt pour le travail. L'animal était toujours considéré jusque-là comme finalité : les chèvres ou les moutons étaient élevés en vue de la production de lait ou de viande. Lorsque M. Arnal s'est lancé dans l'étude des problèmes de nutrition humaine, il s'est interrogé notamment sur les besoins en protéines de l'homme sain. Il n'était pas question, en effet, d'aborder les aspects pathologiques qui demeuraient le domaine d'étude des médecins. Les questions abordées concernaient par exemple les personnes âgées. Quelles protéines donner à ces personnes en bonne santé ? En quelles quantités ? À quel moment ? etc.

M. Arnal a fait du "forcing" en allant voir des centres de recherche en nutrition humaine en Amérique. Malgré toutes les oppositions, il a tenu à développer ce type de recherches en France. Le directeur de l'INRA, à l'époque, n'y croyait pas beaucoup. Mais M. Arnal était très persévérant. "*Quand on le mettait à la porte, il ne tardait pas à rentrer par la fenêtre !*" C'est ainsi qu'il a réussi à imposer à la Direction générale sa thématique. Comme il avait réclamé ma collaboration, j'ai effectué à sa demande des recherches dans le domaine qui l'intéressait. Je dois dire que cela me passionnait plus que la rétention de l'azote chez les chèvres. Je me sentais plus concernée, mais surtout le travail que j'effectuais était utilisé ! C'était l'époque à laquelle on commençait à parler d'Internet. J'arrivais à avoir des réponses rapides aux demandes de M. Arnal. Cela l'aidait à constituer ses dossiers, à trouver de nouveaux arguments pour appuyer son projet auprès de la Direction générale. J'avais enfin l'impression que mon travail avait un sens et était utile. Pendant des années, j'avais eu des doutes sur mes compétences intellectuelles et professionnelles !

C'est ainsi que j'ai participé à la rédaction de diverses brochures. Devenu chef d'unité en 1985, M. Arnal a pris la direction du laboratoire qu'il a gardée jusqu'en 1990, date à laquelle il a été nommé chef de département. Notre laboratoire, dont la direction a été confiée par la suite à Jean Grizard, a connu à cette époque une période florissante, caractérisée à la fois par une grande productivité et l'accès à la reconnaissance internationale. Cela a été satisfaisant de sentir enfin que notre laboratoire faisait un travail apprécié et qu'il avait à sa tête une équipe en mesure de fournir vraiment des résultats ! Comme M. Arnal avait estimé en 1987 que le travail que j'avais effectué "*méritait récompense*", il a obtenu que je passe ingénieur d'études de première classe. Pour la première fois, en 21 ans, je bénéficiais enfin d'une promotion !

**D.P./B.D.— Y a-t-il eu des recherches bibliographiques, qui vous ont plus particulièrement intéressée à cette époque ? Qui vous ont permis d'établir en France ou à l'étranger des contacts intéressants ? Pourriez-vous en parler plus longuement ?**

**D.B.** — Comme je l'ai dit précédemment, j'ai été très intéressée par ce dossier sur la recherche en nutrition humaine. Mais je n'ai pas eu d'échanges autres qu'épistolaires. Je ne suis jamais allée aux USA pour visiter les Centres de recherche qui s'y trouvaient. Ce dossier m'a particulièrement frappée parce que j'ai eu l'occasion d'apprendre qu'en Amérique on travaillait déjà depuis longtemps sur la nutrition humaine et plus particulièrement sur celle des enfants. Pour suivre de très près ce domaine de recherches, j'écrivais régulièrement aux directeurs de laboratoire pour leur demander leurs rapports d'activité. J'ai beaucoup appris. Quand M. Arnal a vu que la recherche américaine était plutôt orientée sur la nutrition des enfants (les problèmes d'obésité se posaient déjà), il a préféré cibler davantage ses travaux sur la nutrition des personnes âgées et plus généralement sur celle des personnes en bonne santé. Une alimentation équilibrée en cuivre, par exemple, peut-elle éviter chez elles l'apparition de certaines pathologies ? Telle a été, parmi d'autres, la question qui a présidé au lancement des recherches en nutrition humaine à cette époque !

Cela a débouché sur la création de divers laboratoires dans le département nutrition. Je pense notamment à l'unité des maladies métaboliques et des minéraux, dont Christian Rémésy est le directeur. La recherche en nutrition humaine s'est développée dans toutes les autres unités du département.

**D.P./B.D.— Que pensez-vous de la division qui a été opérée entre personnes saines et personnes malades ? Vous semble-t-elle pertinente ou artificielle ? L'âge, qui affecte les qualités physiologiques et intellectuelles des individus, doit-il être considéré comme une maladie qui survient à un certain stade de la vie ?**

---

**D.B.** — Une personne malade est une personne qui se trouve dans des conditions physiologiques anormales. Son métabolisme ne peut pas servir, en conséquence, de référence. C'est clair que c'est au corps médical à s'occuper des cas pathologiques. Il y a tous les paramètres médicaux qui interviennent et dont il faut tenir compte pour proposer une alimentation à un malade. L'alimentation d'un malade n'a rien à voir avec celle d'une personne saine pour qu'elle reste en bonne santé ! Or, la personne âgée n'est pas un malade.

La recherche en nutrition humaine est une partie de la recherche sur la sécurité alimentaire. Celle-ci est d'autant plus justifiée qu'on critique les chercheurs et qu'on les considère comme des apprentis-sorciers, incapables de répondre aux questions que la société se pose sur la qualité ou la sécurité de tel ou tel type d'aliment !

Quand survient une crise comme la listériose ou la maladie de la vache folle, l'INRA est tenu de répondre dans des délais très courts aux demandes des mass médias, ce qui a pour conséquence de faire de la recherche à très court terme. Le directeur scientifique de la nutrition ne déclarait-il pas : *"Je me donne trois ans pour répondre aux problèmes de la nutrition humaine, sinon cette thématique ne sera plus du ressort de l'INRA !"* Trois ans ! C'est vraiment avoir un horizon limité. Je me souviens de Mouna, cet anarchiste de Mai 1968, qui proclamait du haut de son triporteur : *"Les mass-médias rendent les masses médiocres !"* Cette déclaration n'a jamais été plus vraie que de nos jours ! Effectivement, les mass médias ont le pouvoir de semer la panique dans l'opinion et de discréditer à bon compte les instituts de recherche, jamais capables de répondre aux questions importantes qui se posent : *"À quoi ces organismes peuvent-ils bien servir, eux qui coûtent si cher à la collectivité ?"*

**D.P./B.D.** — **Les documentalistes d'unité sont-elles mises à contribution et soumises à des pressions croissantes de la part des chefs de départements ou des représentants de la direction générale pour répondre à certaines demandes des mass médias ?**

**D.B.** — Ce risque n'existe pas (je parle pour moi), parce que les documentalistes d'unité sont en voie de disparition. Les chefs de département (c'est le cas notamment du nôtre) demandent plutôt un(e) chargé(e) de communication.

D'ailleurs, la communication n'est pas une mission qui est confiée aux documentalistes. Celles-ci n'ont pas, en effet, la capacité d'expertise et le recul nécessaires ! Seuls les scientifiques sont en mesure de jouer un rôle actif en ce domaine. Encore doivent-ils rester attentifs à l'information diffusée par les mass médias qui tendent toujours à gommer les considérations scientifiques pour ne retenir souvent que les aspects les plus spectaculaires.

**D.P./B.D.** — **Avez-vous travaillé dans les années 1990 avec d'autres personnes que M. Arnal ?**

**D.B.** — J'ai travaillé pour le laboratoire, mais plus encore pour le département nutrition.

**D.P./B.D.** — **Vous laissez entendre que les documentalistes n'ont plus de raisons d'être dans les unités, parce les chercheurs et les ingénieurs ont pris l'habitude de pourvoir chacun à leurs propres besoins dans le domaine documentaire ? N'y a-t-il pas toutefois des fonctions nouvelles qui pourraient être confiées à ces auxiliaires de la recherche, compte tenu des changements survenus dans ses méthodes comme dans ses objectifs ?**

**D.B.** — Dans notre secteur concernant la nutrition préventive, je précise bien, il n'y a plus besoin de rechercher l'information, celle-ci étant désormais à portée d'écran, via Internet. Mais il y en a tellement qu'il importe d'en faire une synthèse. Une documentaliste de laboratoire se justifierait de nos jours si sa mission consistait à rédiger des synthèses bibliographiques pour préparer des dossiers, explorer de nouvelles thématiques. Dans une unité comme la nôtre où la biologie moléculaire tend à être la technique omniprésente, une documentaliste ne peut pas acquérir la formation pour répondre à la demande d'un chercheur. Celui-ci est seul à pouvoir faire les recherches bibliographiques dont il a besoin. Tous les laboratoires, qui disposaient d'une documentaliste, n'ont pas tous recours à ces techniques de pointe. Dans certains laboratoires, les recherches sont souvent plus faciles à suivre. Mais dans la

---

plupart d'entre eux, la présence de documentalistes n'est plus justifiée, celles-ci n'ayant pas les compétences scientifiques suffisantes.

**D.P./B.D.— Comment avez-vous acquis au fil des années toutes ces connaissances si diverses qui vous servent aujourd'hui dans votre métier de documentaliste ?**

**D.B.** — Les réunions scientifiques auxquelles j'ai assisté m'ont beaucoup aidé à comprendre les dossiers qui étaient à l'étude. Je n'ai toutefois pas la prétention de saisir toutes les subtilités dont discutent les chercheurs, même si j'arrive aujourd'hui à suivre les grandes lignes de leurs exposés.

Je me souviens qu'un administrateur de Theix, M. Pierre Larvor, avait organisé, dans les années soixante-dix, des réunions qu'il avait intitulées : "*les thés à Theix*". L'objectif de ces réunions, qui commençaient à quatre heures, était de donner au personnel du Centre une information sur les recherches qui s'y faisaient. C'était une initiative que tout le monde appréciait. Ces réunions ont duré jusqu'au moment où des scientifiques prestigieux ont pris la parole et ne l'ont plus lâchée, partant dans des détails difficilement compréhensibles par tous. Ces réunions ont été accaparées par de grands responsables, qui se sont mis à discuter entre eux, sans tenir compte du reste de l'auditoire. Il aurait fallu avoir assez d'autorité pour dire à ces derniers de rester à la portée des autres !

Les réunions de ce type m'ont appris beaucoup en biochimie. Il en est de même des réunions de laboratoire et des réunions qui avaient lieu en France, lors de Congrès (les ingénieurs n'étaient jamais invités à l'étranger, ce que j'ai regretté personnellement beaucoup). Quant aux techniques documentaires, je suis allée, à mes débuts de l'INRA, me former dans un laboratoire de recherches sur les oiseaux. La documentaliste qui y travaillait m'a montré comment elle s'y prenait pour faire des trous dans des fiches dans lesquels devaient passer des sortes d'aiguilles à tricoter destinées à en faciliter le tri. Puis ce fut l'utilisation des index de couleur pour mettre des mots clé sur des fiches, ce qui constituait un travail très fastidieux ! Je dois avouer n'avoir jamais appris vraiment de techniques documentaires, n'ayant jamais reçu de formation véritable en ce domaine. M'ont-elles vraiment manqué ? Sincèrement, je ne le crois pas. Ce serait évidemment très différent à notre époque. Un jeune documentaliste qui entre dans ce métier ne peut plus, en l'espace de quelque temps, apprendre sur le tas les techniques documentaires. Le passage dans des instituts de formation ou dans des écoles spécialisées est devenu de nos jours indispensable ! Mais l'acquisition des connaissances documentaires et des prérequis scientifiques permettant de comprendre le sujet à traiter réclame une formation bac + 5. C'est la raison pour laquelle le recrutement des documentalistes de laboratoire m'apparaît bien illusoire. Les techniques documentaires peuvent s'acquérir assez bien. Mais il n'en est pas de même des connaissances scientifiques. Personnellement, j'ai eu beaucoup de mal à traiter certains aspects biochimiques qui m'étaient complètement étrangers.

**D.P./B.D.— Peut-il y avoir à votre avis des scientifiques ou des ingénieurs expérimentés qui, arrivés à un certain stade dans leur carrière, se reconvertisent dans les métiers de la documentation ?**

**D.B.** — Non ! Car les scientifiques sont en majorité des hommes qui travaillent pour leur carrière. Les documentalistes sont en majorité des femmes qui sont habituées à travailler pour les autres, non pas par esprit de service, mais parce qu'elles n'ont pas de répugnance à fournir un travail que leurs collègues exploiteront. Je l'ai dit précédemment : j'ai toujours été contente d'élaborer des dossiers pour d'autres, à condition que ces dossiers soient utilisés. Mais les scientifiques, qui ont toujours travaillé pour eux-mêmes, ne seront jamais disposés à constituer des dossiers que des collègues exploiteront. C'est inconcevable !

Je connais un jeune ingénieur qui a été recruté comme ingénieur d'études et un technicien un peu plus âgé qui est devenu ingénieur d'études, par transformation d'emploi. La direction du laboratoire a proposé au premier de préparer une thèse, mais n'a pas fait la même offre au second. Le premier, après avoir soutenu sa thèse, a été promu chargé de recherche : d'où le grand sentiment d'injustice éprouvé par l'autre ingénieur d'études. Obligé de travailler pour les chercheurs, celui-ci s'est complètement replié sur lui-même. Il se limite à faire le travail qu'on lui donne, mais s'est coupé complètement de la vie de son laboratoire. On ne l'a pas considéré comme un scientifique et il a mal vécu de se sentir obligé de continuer à travailler toujours pour les autres !

---

Plusieurs ITA sont passés déjà dans le cadre scientifique (notamment des ingénieurs), mais très peu de scientifiques ont demandé à passer dans le cadre ingénieur. Quand cela a eu lieu, c'est parce qu'on leur avait proposé un poste d'ingénieur d'exploitation, par exemple. Effectivement, dans un domaine ou une installation expérimentale, un ingénieur est mieux adapté à sa mission qu'un scientifique. S'il est appelé à diriger une exploitation, le scientifique a tout intérêt notamment à demander son passage dans le cadre technique parce qu'il rencontrera plus facilement des professionnels. Il est déjà rare de voir des scientifiques passer dans le cadre technique ! Il est impensable a fortiori de voir des scientifiques devenir documentalistes.

**D.P./B.D.— Pourquoi assiste-t-on dans les laboratoires à un renforcement de l'individualisme ? Que pensez-vous d'une telle évolution ?**

**D.B.** — Je ne parlerai que de mon laboratoire. J'ai ressenti cette montée de l'individualisme, quand M. Arnal l'a quitté pour diriger le département. Les chercheurs effectuaient leurs recherches bibliographiques, mais sans communiquer entre eux.

Il faut préciser un peu comment je travaille. Il existe au laboratoire quatre groupes de recherche qui travaillent tous sur la nutrition protéique de l'homme sain. Toutes les semaines, j'effectue une sélection bibliographique à partir des *Current Contents* que j'envoie à l'ensemble des groupes pour que tous aient accès aux mêmes références scientifiques et puissent échanger entre eux. Mais je me rends compte que ce système fonctionne mal. Les groupes ont bien l'attention attirée sur les mêmes articles, mais un article qui intéresse l'un d'eux sera commandé en autant d'exemplaires que de chercheurs intéressés, sans donner lieu à discussions plus générales. C'est moi qui suis chargée "de planifier" les réunions scientifiques du laboratoire. C'est un peu attristant de constater que des dossiers bibliographiques restent bien souvent dans les dossiers personnels des chercheurs, sans donner lieu entre eux à échanges ou discussions !

**D.P./B.D.— Cette attitude ne vient-elle pas beaucoup du fait que les scientifiques, obnubilés par la rédaction de leurs propres articles, n'ont paradoxalement plus le temps ou le goût de lire ceux des autres ?**

**D.B.** — Il y a sans doute une part de vrai dans ce que vous dites !

La priorité donnée par les chercheurs aux résultats du travail effectué en laboratoire apparaît notamment au niveau des publications. Les ingénieurs de laboratoire, qui fournissent des résultats sous forme de chiffres, sont régulièrement cités parmi les coauteurs. Les ingénieurs documentalistes, qui leur fournissent des informations sous forme de textes à lire, ne sont, en revanche, jamais cités. Ce qui montre bien que les chercheurs apportent moins d'intérêt aux informations bibliographiques qui sont mises à leur disposition qu'aux résultats chiffrés qui leur sont apportés. J'ai cherché à en comprendre les raisons auprès des scientifiques eux-mêmes. Les réponses obtenues ont alors été : "*Si nous ne pouvons pas effectuer toutes les analyses nous-mêmes, nous pouvons en revanche faire toutes les lectures de documents qui nous sont nécessaires !*" En revanche, on demande aux documentalistes de relire *in fine* des articles pour éviter les fautes de frappe, ce qu'on ne demande jamais aux ingénieurs de laboratoire. Ces façons désinvoltes témoignent bien, à mon avis, du peu de considération des chercheurs pour les documentalistes.

Vous allez me dire que je suis amère, mais après 36 ans de vie professionnelle, je ne fais, je crois, que constater ce qui est. Vous n'allez quand même pas demander à un homme d'accepter aussi peu de reconnaissance !

Il m'est arrivé de manifester mon mécontentement. Cela a porté ses fruits huit fois pendant ma carrière. Avec M. Arnal, je n'ai jamais eu de problèmes. D'ailleurs, sur les huit citations, cinq proviennent de la période où je travaillais avec lui. Son décès, il y a deux ans, a été une lourde perte pour la recherche !



Maurice Arnal.

---

**D.P./B.D.— À quel âge a-t-il disparu ?**

**D.B.** — À 58 ans, après une longue maladie. C'était un homme dont les idées fusaient, même si elles n'étaient pas toujours faciles à suivre. Il avait des idées, savait les mettre en application, et reconnaître le travail de son équipe. Il était exigeant envers lui-même comme envers les autres, bref galvanisait tous ceux qui travaillaient avec lui.

**D.P./B.D.— Quelles sont, à votre avis, les qualités auxquelles on reconnaît de nos jours un bon directeur de laboratoire ?**

**D.B.** — Je pense qu'il doit être d'abord un bon animateur scientifique pour regrouper des forces autour de lui, susciter de nouveaux enthousiasmes. Il doit savoir, de plus, trouver des contrats, pour prendre financièrement en charge la majeure partie des frais de fonctionnement. Il doit être attentif, enfin, à entretenir dans son labo une bonne ambiance de travail en obtenant l'adhésion à ses objectifs de tous ceux qui font partie de son équipe, scientifiques, ingénieurs, techniciens et administratifs, et sans porter attention aux commérages des uns et des autres.

Je suis surprise qu'à l'INRA, la Direction générale ne prenne en considération, pour nommer les directeurs d'unité, que leurs qualités scientifiques. Mais hélas, ce n'est pas parce qu'on est (ou a été) un excellent scientifique, qu'on est en même temps un bon animateur et un bon gestionnaire financier. J'ai l'impression que l'INRA gaspille ses ressources scientifiques en obligeant les chercheurs à supporter le poids excessif des contraintes administratives.

**D.P./B.D.— Les scientifiques, qui se proposent de recruter un thésard, demandent-ils à la documentaliste d'explorer le sujet de recherches qui pourrait lui être confié ?**

**D.B.** — Ils le demandaient avant que n'existent Internet dont *Medline*. Je faisais alors une recherche rétrospective avec le serveur *Dialog* sur la thématique proposée aux "thésards". Mais aujourd'hui ce sont les thésards qui font eux-mêmes cette recherche exploratoire sur *Medline*. Les chercheurs se débrouillent de plus en plus par eux-mêmes. Ils sollicitent notre aide quand ils n'arrivent pas à se procurer l'article qu'ils désirent, mais ils s'abstiennent le plus souvent de voir si les collègues ont déjà constitué des dossiers sur le sujet. On en revient à cette tendance de la recherche à devenir de plus en plus individualiste.

**D.P./B.D.— Si les documentalistes sont moins utiles dans les labos pour signaler les ouvrages et articles nouveaux qui sont susceptibles d'avoir de l'intérêt pour les chercheurs et ingénieurs, continuent-elles encore à jouer un rôle important pour les commander et les mettre matériellement à la disposition de ceux qui en ont besoin ?**

**D.B.** — Il n'y a pas besoin de documentaliste pour cela. Je travaille actuellement avec une collègue AJT qui s'occupe très bien de ce travail (3). Cela décharge beaucoup les chercheurs de notre service. Notre fichier, qui comporte plus de 30 000 références, a été informatisé. Quand quelqu'un vient nous demander un article, elle vérifie si cet article ne se trouve pas déjà entre les mains de Pierre, Paul ou Jacques.

**D.P./B.D.— Existe-t-il des contraintes financières qui limitent vos possibilités d'accès à certaines sources d'information, certains types de documents ?**

**D.B.** — À la bibliothèque, il y a des revues de techniques de chromatographie qui coûtent 20 000 F et dont il a fallu supprimer les abonnements. On connaît l'existence de certains articles, grâce à Internet, mais on a souvent beaucoup de mal à se les procurer. Les bibliothèques de Theix, de Jouy ou de Versailles ne peuvent tout avoir et certains articles doivent être commandés au CNRS ou à la *British Library of*

---

*London*, qui les facturent souvent au prix fort. Pour notre unité, cela n'occasionne pas de dépenses trop élevées dans la mesure où nos thèmes de recherche sont relativement bien couverts par les Facultés des Sciences de Clermont auprès desquelles on peut avoir recours ou à des prêts universitaires. Mais je sais que ce n'est pas le cas d'autres unités qui ont du mal à se procurer certains articles à des prix abordables (4).

Il y a des livres que les unités renoncent à acheter en raison de leur coût (parfois 3 000 F à 4 000 F l'ouvrage). Il leur arrive toutefois de se grouper à plusieurs pour se les procurer.

**D.P./B.D.— Les documentalistes participent-elles dans votre département à l'élaboration de documents ou de manuels destinés à des étudiants ?**

**D.B.** — À Rennes ou à Montpellier, par exemple, une collègue travaillait surtout pour les cours que le directeur dispensait. D'autres documentalistes participent aussi à la rédaction de certains manuels. M. Robert Denamur était un physiologiste de Jouy. Il confiait à sa documentaliste le soin de rédiger ses articles. Une autre documentaliste a eu en charge la rédaction d'un ouvrage sur la biologie des poissons. Le métier de documentaliste est fonction finalement de ce que veut son directeur. Tout dépend de la manière dont celui-ci souhaite organiser son service.

Je ne crois pas qu'on puisse dire que le métier de documentaliste à l'INRA soit homogène. J'ai été recrutée pour ma part, non pour rédiger des mises au point bibliographiques ou des cours, mais pour aider M. Fauconneau et son équipe à trouver les articles dont ils avaient besoin.

**D.P./B.D.— R. Jarrige qui travaillait sur des sujets en rapport étroit avec les besoins des agriculteurs de la région, faisait-il appel aussi aux services d'une documentaliste ?**

**D.B.** — Non ! il n'avait confiance qu'en lui seul. Il n'avait pas de documentaliste et il n'y en a jamais eu à l'Élevage. Quand R. Jarrige avait à sa disposition un poste de 1B, il préférait généralement l'affecter au recrutement d'un ingénieur d'exploitation ou de laboratoire plutôt que pour un service de documentation.

**D.P./B.D.— En dehors de vos activités professionnelles, avez-vous eu des engagements particuliers dans des organisations syndicales ou associatives ?**

**D.B.** — J'ai fait partie de l'Amicale, avant que ne se crée l'ADAS, en 1967. Je me suis investie dans cette association au niveau national, mais pendant assez peu de temps. En revanche, j'ai travaillé longtemps au Conseil de l'ADAS locale, m'occupant surtout des inscriptions, du Club photos, des enfants et des voyages. Je m'en suis retirée, il y a un an.

**D.P./B.D.— Avez-vous fait souvent appel à la Formation permanente ?**

**D.B.** — La formation permanente n'existait pas au début de ma carrière, mais on avait la possibilité d'aller suivre des stages. À l'IURFIST, à Lyon, à DIALOG à Paris. Il y avait les stages organisés par l'ADBS (Association des Documentalistes et Bibliothécaires Spécialisés). J'ai demandé à faire beaucoup de stages quand le moral professionnel était à la baisse. C'était réconfortant et stimulant de rencontrer d'autres collègues.

**D.P./B.D.— G. Fauconneau qui s'est occupé beaucoup de formation, vous a-t-il encouragé dans cette voie ?**

**D.B.** — Non, les stages que j'ai effectués l'ont été, suite aux demandes personnelles que j'ai adressées pour apprendre de nouvelles techniques. Les stages que j'ai demandés m'ont toujours été accordés !



**D.P./B.D.— Pensez-vous que les gens qui sont déjà partis ou qui partiront bientôt à la retraite pourraient avoir à cœur de prendre en charge collectivement la gestion de la mémoire du Centre dans lequel ils ont travaillé ?**

**D.B.** — À la suite d'un stage de préparation à la retraite organisé par l'ADAS de Versailles, j'ai fait un compte-rendu à notre Président de Centre et à la responsable de la formation permanente. Ceux-ci m'ont demandé, quelques jours plus tard, de bien vouloir animer sur place un groupe de travail pour préparer des journées de formation à la retraite. Divers aspects ont été abordés, dont le problème de la conservation de la mémoire des agents qui vont quitter prochainement le Centre et la transmission de leurs savoir-faire (5). Le projet a été évoqué, mais n'a pas été retenu. Mais ce n'est pas parce qu'un thème n'a pas été envisagé, qu'il ne peut pas l'être demain !

**D.P./B.D.— Quel bilan tirez-vous finalement de votre parcours professionnel ?**

**D.B.** — J'ai mal vécu le manque de considération de ma fonction de la part de plusieurs de mes collègues. J'ai d'ailleurs constaté beaucoup de démotivation parmi les ingénieurs de notre Centre. L'ingénieur (comme tout ITA) participe à l'avancée des connaissances et contribue grandement à la carrière du scientifique. En retour, quelle considération lui est réservée ? Sa prime de participation à la recherche (PPR) est certes plus élevée que celle du scientifique. Mais si le salaire est une motivation à laquelle tout le monde est sensible, il ne suffit pas à l'épanouissement de chaque individu. D'ailleurs, quand l'ingénieur fait le bilan de sa carrière, il convient de rappeler que sa pension de retraite, calculée sur son salaire (PPR exclu), est très diminuée par rapport à celle d'un scientifique. Pour conclure, j'ajouterai que si les responsables scientifiques se préoccupent d'encadrer et d'orienter leurs jeunes chercheurs, ils sont loin de manifester à leurs ingénieurs le même intérêt. Ou alors ils leur conseillent de passer dans le cadre scientifique. Cette situation devrait changer puisqu'une campagne d'évaluation individuelle des ingénieurs a été mise en place en 2001. Le bilan de cette première année offrira, je l'espère, une raison de plus de s'épanouir professionnellement.

## Notes

(1) Les *Current Contents* sont une revue de sommaires d'articles tirés de 6 000 revues et regroupés en 7 séries. Cette revue, actualisée et mise à jour chaque semaine, est éditée par l'*Institute for Scientific Information* (ISI).

(2) En 1983 s'est tenu un Symposium international. Les compétences de M. Arnal ont été alors reconnues. Il est devenu directeur du laboratoire de façon très officieuse. Officiellement, M. Pion restait le directeur, mais c'était M. Arnal qui se rendait aux diverses réunions qu'organisait alors le département.

(3) Sa mission est celle d'une TR et non d'une AJT !

(4) Il n'est pas rare que les articles qu'elles achètent leur reviennent à 250 Francs chacun.

(5) Comment assurer la transmission des compétences professionnelles des agents quand beaucoup de ceux qui partent ne seront pas remplacés et que les nouvelles recrues ne commenceront au mieux à travailler que lorsque leurs aînés auront quitté les bureaux et les laboratoires. Notre bibliothécaire est partie à la fin de l'année dernière, ayant des congés encore à prendre. Celle qui est appelée à lui succéder ne prendra son poste que le 1er mars.

M. Vermorel envisage d'organiser une formation succincte pour pallier les lacunes des nouvelles recrues en zootechnie. C'est sûr qu'à l'heure des biotechnologies, ce sont des savoir-faire qui disparaissent, alors même qu'on en a encore besoin !

---

## Curriculum vitae    sommaire

### **Carrière administrative :**

- 1/05/66 : recrutée comme contractuelle
- 1/01/84 : reclassée ingénieur d'études de seconde classe
- 1/12/87 : ingénieur d'études de première classe
- 1/01/97 : ingénieur d'études de classe exceptionnelle

### **Missions :**

- responsable du service de documentation au laboratoire du métabolisme azoté, à Theix
- édition d'un bulletin analytique hebdomadaire
- suivi du fichier informatisé des publications de l'unité
- mise à jour des programmes pour la gestion des fichiers documentaires
- responsable technique du site web du CRNH (Centre de recherche en nutrition humaine d'Auvergne)